

L'orateur qu'était Mgr Philippe Desranleau

Louis-C. O'Neil

Volume 33, 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007322ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007322ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicae Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (print)

1927-7067 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

O'Neil, L.-C. (1966). L'orateur qu'était Mgr Philippe Desranleau. *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 33, 57–66.

<https://doi.org/10.7202/1007322ar>

L'orateur qu'était Mgr Philippe Desranleau

La première fois que j'ai rencontré Mgr Desranleau, c'était dans les corridors de l'évêché de Sherbrooke, la veille de son sacre. Le portier ne lui avait pas encore enlevé sa malle des mains. Je fus le premier à l'accueillir dans son diocèse ! ... A tout Seigneur tout honneur ! Et il faut comprendre ici que celui qui a reçu l'honneur est celui qui vous parle.

Tout le personnel de la maison l'attendait derrière l'entrée du grand portique. Je me tenais caché en arrière de la porte de côté d'où je pouvais surveiller, par la fenêtre du bureau de la cure, son arrivée à l'entrée principale.

Mais il entra par le côté. Je fus bien obligé de lui ouvrir la porte ! Et quand je la refermai sur lui, il me surprit dans ma posture de guetteur. Me prenant pour le portier, il allait me remettre ses bagages quand les prêtres de la maison arrivèrent à la course pour l'en dégager.

Il ne m'a pas impressionné ce jour-là. Il était visiblement fatigué comme tous ceux qui arrivent de voyage. Mais dès le lendemain, au banquet de son sacre, je devais m'exercer à prendre un discours extraordinaire comme il en prononça tout le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant près de quinze ans.

Car on peut dire que la grande préoccupation de Mgr Desranleau, ce fut de prêcher avec puissance, profondeur et dynamisme. Chez lui, le talent de la prédication existait à l'état de don ! C'était d'abord un devoir impérieux : « Allez, enseignez toutes les nations ! » Mais aussi, une joie où il faisait passer son amour de Dieu, son attachement à l'Eglise, son affection pour le Pape, une trilogie que l'on retrace dans toute sa vie d'apôtre. Le règne de son épiscopat, dirait-on, fut continuellement inspiré par ce message du Christ, son dernier avant de monter au Ciel au jour de l'Ascension ; et c'est pour conduire les hommes au même endroit que Mgr Desranleau ne cessa de prêcher.

Et il mettait à ce devoir, une joie qu'il dissimulait sous la gravité de son sujet, mais aussi, une satisfaction semblable à celle que l'on ressent quand on a fait un bon coup ! Il ressentait ce besoin de parler, de dire quelque chose. Mais c'était heureux pour ceux qui l'écoutaient, qu'il ressentît ce besoin, car ce qu'il disait n'était jamais banal ; ce n'était jamais dit de façon banale.

De cette affection, de ce penchant pour le discours, il s'ouvrit un jour avec une belle franchise devant une assemblée de la JOC où il avait parlé pendant plus d'une heure. « Si vous m'invitez pour vous

parler, avait-il dit, très bien ! Mais si ce n'est pas pour vous parler, ne m'invitez pas ! »

C'est qu'il savait que ce qu'il allait dire, ce qu'il avait à dire aujourd'hui, demain, la semaine prochaine, dans six mois, dans un an, c'était important et utile qu'il le dise, ce serait toujours important et utile. Or, être invité quelque part et ne pas parler de Dieu, ou de l'Eglise ou du Pape ou des trois à la fois, c'eût été, pour lui, perdre son temps et faire perdre celui des autres, tellement il attachait de l'importance à l'expansion de l'Eglise, à la vulgarisation des choses de Dieu !

Le message ! C'était toujours le message ! Il s'était fait prêtre pour cela et il avait été nommé évêque pour cela. « Allez, enseignez toutes les nations ! » Et lui, il enseignait à la sienne, sa nation : il enseignerait à la sienne, il a toujours enseigné à la sienne. Son devoir était là, mais aussi, sa joie de l'accomplir. Après cinq sermons et allocutions dans son diocèse un même dimanche, il confiait à son compagnon de tournée en rentrant chez lui le soir : « Nous avons fait une bonne journée ! »

Cette hâte de parler, de dire quelque chose d'important, d'utile, de nécessaire, d'indispensable, toujours sur les choses de Dieu ou qui rebondissaient à Dieu, elle était perceptible dans sa démarche. Quand il s'avavançait au milieu des siens, processionnellement, revêtu de ses habits pontificaux, il apparaissait dans toute sa taille, sa grandeur et sa force de pasteur. Sa carrure était imposante et chaque fois que la hampe de sa houlette touchait le parquet, on entendait un bruit sourd comme le signal d'une conquête, d'une prise de possession. Bientôt, il allait parler du Christ, il allait le crier. Peut-être aussi, était-ce une façon de continuer à « planter » l'Eglise, ce pourquoi il était venu parmi nous. Tout comme ce cri avait suffi un jour, rappelle François Mauriac, « pour qu'au bord d'un chemin non loin de Pan, l'Eglise catholique sorte de terre et s'élève ».

Cette hâte de parler, elle était perceptible encore dans son comportement immédiatement avant de parler, dans cette nervosité des gestes qui précèdent l'« AU NOM DU PERE... » et qui disparaissait quand il s'était confortablement assis sur le faldistoire, que ses vêtements pontificaux ne gênaient pas le mouvement des épaules, n'agaçaient pas la peau du cou, ne nuisaient pas au libre exercice des bras.

Et alors, il commençait !

* * *

D'abord, il parlait lentement, mais avec une assurance qui, déjà, promettait merveilleusement pour le milieu du discours, jusqu'à la péroration, à ce moment précis où les connaisseurs épient l'éloquence véritable, le clou de l'« entreprise ». Pourtant, était-ce jusque là cultiver l'esprit de contradiction pour lequel il était bien connu aussi, mais dans le cas de Mgr Desranleau, la finale était toujours douce, douce comme une prière ! Il parlait avec une grande facilité, avec beaucoup d'éloquence. Et si l'on tient compte du riche vocabulaire auquel il avait

recours, on se surprenait de la rapidité, de la course où s'engageait le débit. Ses sermons et discours écrits sont presque tous des chefs-d'œuvre. Mais quelle horrible écriture! Il eût fait un bon notaire! Un jour que j'avais transcrit « la beauté » de saint Paul, il me dit : « On voit bien que vous vivez dans le monde : ce n'est pas « la beauté » que j'ai écrit, mais « la bonté » . . . Ne me dites pas que j'écris mal; c'est vous qui ne savez pas lire! . . . » Il n'était pas moins remarquable dans l'improvisation. J'ai encore à l'esprit ses allocutions devant les conseillers municipaux, les juges et les avocats, les savants, les prisonniers. Et vers la fin de sa vie, il n'avait pas encore trop abusé des mêmes images et son discours ne péchait pas pour la peine du côté de la répétition et des redites.

Les préliminaires s'accompagnaient de gestes ordinaires et banaux, ceux d'un homme qui n'a qu'une main à faire travailler. La houlette tenant l'une occupée, l'autre présentait comme une espèce de dessin vivant de ce qu'il allait dire; ce pouvait être aussi un signe d'avertissement ou une approbation de ce qui venait d'être affirmé. Il avait des gestes bénissants, mais d'autres aussi qui décrivaient la malédiction, selon que le discours louangeait et encourageait, ou qu'il réprouvait et condamnait.

Il jouait avec ses mains; il leur donnait un langage qui venait renchérir ce qui sortait d'une bouche bien virile, rendant des sons puissants et enveloppés de chaleur, ou en éclatements soutenus dont on aurait dit qu'ils traçaient des raies, des sillons imaginaires au-dessus de son auditoire qu'il voulait atteindre de la force et de la chaleur de sa foudre. Car à l'exemple de beaucoup d'orateurs français, il parlait véritablement avec ses mains. Des mains garnies, dentelées de doigts courts et charnus qu'il agitait dans le vide comme des clochettes, lorsque le discours prenait quelque vivacité, le tout exprimé dans une articulation rigoureusement nette et prononcée. (Il m'est arrivé, en le voyant pianoter dans le vide, de penser à l'Air des clochettes dans Lakmé.)

Cette hâte de parler, de tout dire, et surtout de ne vouloir rien oublier, le portait à s'avancer vers son auditoire recueilli, comme s'il eût voulu le rejoindre de sa main libre pour le convaincre personnellement, amicalement, lui faire partager son opinion, totalement, sans restriction. Le dos accusait alors une courbe prononcée, s'arquait; ses pieds, chaussés de souliers ornés d'appliqués de dorure, dépassaient la première marche du chœur comme s'il allait en descendre; la houlette exécutait un mouvement de balancement, à l'égalité de la mitre. Un jour, il porta instinctivement la main à celle-ci pour la retenir! Elle faillit tomber!

Son visage reflétait tous les sentiments, toutes les émotions que l'on peut ressentir, à partir de ceux que provoquent les persécutions de l'Eglise, jusqu'à la bonté, la simplicité, la sérénité incarnées qu'il dépeignait chez la mère de Dieu; ou quand il parlait de leurs gaucheries, de leurs finesses aux enfants.

On a raconté qu'un jour qu'il sortait du Mont Notre-Dame, une fillette de cinq ans se trouva soudainement devant lui dans une poussée à la sortie de l'école. Comment ce petit bout de femme a-t-elle pu avoir le cran de lui demander : « Monseigneur, voulez-vous que j'aille vous reconduire chez vous? » Mgr Desranleau s'arrêta, rit de bon cœur, caressa la tête de la petite espiègle et lui dit : « Non, ma petite; va-t'en chez-vous. Je te remercie beaucoup, mais je vais m'en aller tout seul! »

Il était tour à tour doux, indulgent, raisonnable, humain, ferme, sévère, exigeant, courroucé, menaçant. Toute la gamme des émotions passait sur ce visage de force dans un même discours, ce qui apportait des nuances qui trouvent leur place entre l'invitation douceuse de Jésus à nous faire petits comme les enfants qu'Il voulait voir s'approcher de Lui, et l'indignation de ce même Jésus devant les changeurs qui comptait leur argent dans le temple : « Ma maison est une maison de prière et vous en avez fait une caverne de voleurs! » Bien souvent, chez Mgr Desranleau, il ne manquait que le fouet!

* * *

Ses discours, dans les manifestations profanes, n'avaient pas moins de caractère, de personnalité aussi, d'originalité même. Ils créaient jusqu'à l'atmosphère d'une salle! Debout, il était continuellement en mouvement, portant solidement sur ses pieds, avec des gestes larges, des bras qui auraient donné l'impression d'embrasser, d'êtreindre, de prendre toute cette foule et de la mettre sur son cœur, si ses bras eussent été plus longs et minces, tandis que tout le corps se mouvait de droite et de gauche, se déplaçant, voyageant, tournant, pivotant, au point que le microphone était toujours en danger!

Des prélats, quand ils parlent, jouent avec leur croix pectorale ou font tourner leur anneau sur le doigt. Ses mains à lui portaient à la chaîne qu'il tenait dans ses doigts fermés entre le pouce et l'index et il faisait courir ses mains de haut en bas, vivement ou lentement, selon la ponctuation qu'il mettait dans sa conférence. Parfois, la chaîne, étirée de droite et de gauche, dessinait sur le fond noir de sa mante lisérée de rouge, une brillante encolure carrée.

Tous ces mouvements du corps dans le fonctionnement desquels entraient souvent des pieds solides, forts et lourds, présentaient autant de signes de vie, d'animation, et dans une assemblée qui l'écoutait religieusement, il donnait l'impression d'être le seul en ces lieux, ayant ce souffle de vie, il paraissait le posséder, ce souffle, pour tous les autres qui buvaient ses paroles dans le calme.

Il avait le don de « ramasser » huit discours prononcés avant le sien, de les analyser tous pour les approuver ou les compléter, puis de terminer avec ses idées à lui, son discours à lui, lequel eût été suffisant! Je veux dire que les auditeurs se rendaient compte alors de l'inutilité des huit autres discours! Il parlait de tout avec une égale aisance, facilité, connaissance, expérience. Il donnait l'impression d'avoir étudié

longtemps la mécanique, l'électricité, le droit, la littérature, la flore, la musique, la minéralogie, le règne végétal, la menuiserie, l'astronomie. Il remettait de l'ordre dans un désordre. Ou bien, il démolissait « délicatement » et jetait par terre ce qu'un orateur précédent avait édifié de peine et d'efforts. Et ce qu'il disait alors avait autant de bon sens, sinon plus, que ce que l'on venait d'entendre avant qu'il parlât.

Il ne souriait pas souvent, mais provoquait le sourire chez les autres par sa finesse, son agilité, sa souplesse à exploiter un incident comique, à révéler une anecdote que lui-même ne trouvait pas tellement drôle, pour la fixer avec une maxime pointue, faisant office de clou! Quand ses auditeurs applaudissaient un mot drôle chez lui, il s'arrêtait de parler et on eût dit qu'il venait de découvrir lui-même, qu'en effet, c'était drôle! Et il riait avec eux.

Etant, partout où il allait, l'orateur principal, il parlait toujours le dernier, tirant les conclusions, selon l'expression consacrée, mais les autres avaient hâte d'avoir fini de parler, quand leur rêve, pourtant, eût été de parler après lui et pour de si bonnes raisons!

C'était difficile, dur, laborieux de parler avant lui. Gênant aussi! C'était une alternative peu invitante pour le meilleur orateur, pour le discoureur le mieux doué de ressources. Il lui arriva à lui-même, quelques fois, de parler après un autre qui s'était montré particulièrement brillant, profond, spirituel à la fois, à une table de banquet ou sur une tribune quelconque. Des hommes de qualité se sont risqués à tâcher de l'impressionner, juste avant que vînt son tour, et ils attendirent nerveusement les résultats. Or toujours, il en sortait victorieux. Il s'exprimait même, bien que pris à l'improviste, avec une finesse qui se faisait à la fois exquise, délicieuse, charmante, mais aussi, persuasive et déroutante et qui allait ranger les rieurs de son côté. Dans l'audience, on poussait alors des soupirs, on voyait des lèvres se découdre, on le regardait avec une admiration spontanée!

Il avait encore gagné!

* * *

Il s'était imposé une seule chose dans toute sa vie débordante de mouvement et qui sentait à la fois l'effort et le mérite : travailler! Et comme il était un homme d'Eglise, il a travaillé pour l'Eglise et uniquement pour elle. Nous n'avons pas le souvenir qu'il ait eu d'autre but pendant son épiscopat, même si sa nature forte et son tempérament discutable allaient chercher des moyens parfois désagréables. Et si on examine tout ce qu'il a accompli, il faut admettre que, de toute sa vie d'évêque, il a fait tout ce qu'il avait annoncé qu'il ferait, à de rares exceptions près. Et ce fut énorme, presque colossal.

Il avait promis, au jour de son sacre, de travailler et de faire travailler. Il a tenu parole. Il a travaillé, il a essouché, il a défriché, il a tourné et retourné, il a fondé, il a planté. Et dans ce travail exténuant, il n'a pas oublié, ainsi qu'il l'avait promis, de faire travailler les autres. Comme si les autres avaient eu eux, non seulement sa volonté, mais

aussi sa puissance de travail, sa force de rendement, son endurance à lui. Et pendant qu'il se défendait de ruiner ses chanceliers deux par deux, il se ruinait lui-même, sournoisement, tranquillement, à petit feu.

Dès son arrivée chez nous, il avait tracé aux hommes publics leurs devoirs et leurs obligations dans un langage qui ne laissait pas d'ouverture aux questions ni aux enquêtes. Pourtant, on lui en a posé et il répondit. On sait de quelle façon il s'est défendu: en promenant sous le nez de ses critiques, les « odeurs » de Rome. En arrivant au Ciel, il a pu dire à saint Fierre : « Au moins, je n'ai pas fait de compromissions! »

Il n'aimait pas les journalistes et les recevait parfois assez froidement pour ne pas dire davantage. Il les a méprisés publiquement. Les connaissant mal, il oubliait de faire la distinction entre la grande industrie de la presse mondiale et les journalistes de carrière. Aussi, ceux-ci payaient pour celle-là. Personnellement, je garde le souvenir de plusieurs entretiens avec lui, entretiens dont la durée a varié entre cinq minutes et une heure. Il y en a qui penseront que cinq minutes avec Mgr Desranleau, c'était long! C'est que tout le monde le craignait, même les journalistes. Mais les journalistes, poussés par le métier, étaient bien obligés d'écarter ce sentiment de crainte. Ce n'était pas toujours un plaisir de pénétrer chez Mgr Desranleau quand il était à sa table de travail. Un jour que la réception n'avait pas été plus accueillante que d'habitude, l'entretien dura pourtant une heure et c'est la cloche du souper qui l'interrompit. C'était un soir de l'Immaculée-Conception et il arrivait d'Europe. Il ne voulait pas donner d'entrevue, disant qu'il n'avait rien à dire. Le journaliste insistait:

— Monseigneur, c'est vrai que je vous dérange, mais je fais ce que l'on me demande de faire. Je suis un salarié et vous, Monseigneur, vous avez toujours été en faveur des salariés. Tous les évêques qui reviennent de Rome donnent des entrevues aux journaux et vous, vous ne voulez pas m'en donner. Vous savez bien que si je retourne à la rédaction sans entrevue, je vais me faire cogner sur les doigts...

Mgr Desranleau avait repris en souriant:

— Mais mon cher monsieur, si les autres évêques ont donné des entrevues, c'est qu'ils avaient quelque chose à dire; moi je n'ai rien à dire.

— Monseigneur, avait repris le journaliste, si l'évêque de Sherbrooke n'a rien à dire après un voyage de trois mois en Europe, je me demande ce que les autres évêques ont pu dire...

L'entrevue eut lieu, mais elle ne porta que sur des problèmes de politique internationale avec le Vatican et Mgr Desranleau n'en voulut pas un mot dans les journaux.

* * *

A la vérité, cette crainte de pénétrer chez lui, elle pouvait être combattue. Le secret, c'était tout simplement de sonner à sa porte.

Il y a des gens importants qui ne répondent pas au téléphone et qui barrent leurs portes. Ceux-là se privent, inconsciemment ou non, de l'occasion de gagner à se faire connaître et à se faire découvrir des qualités, ne se faisant pas connaître du tout. Mgr Desranleau, lui, répondait au téléphone. Et on reconnaissait bien sa grosse voix. Il ne barrait pas sa porte non plus. Et quand on pressait le bouton, on entendait cette même grosse voix: ENTREZ! Pour combattre la crainte de pénétrer chez Mgr Desranleau, il ne s'agissait donc que de sonner!

Pourtant, dans l'esprit de ceux qui se tenaient à une faible distance de lui, qui ont la moindre psychologie et l'observaient, il était un peu mystérieux. Il posait des gestes qui causaient des surprises, prenait des décisions qui paraissaient friser l'inconséquence. Mais la plupart du temps, les événements lui donnaient raison. Comme à tous les hommes, il lui est arrivé de se tromper. Et comme bien des hommes aussi, il ne voulait pas l'admettre! Il lui arriva souvent de demander des conseils! Mais il lui arriva aussi souvent de ne pas les suivre!

Cet homme universel, qui pouvait tenir le haut du pavé sur n'importe quel sujet de conversation, qui instruisait tout le monde de tout, ne pouvait pas ne pas avoir de caprices. On lui en a trouvé plusieurs, dont un que l'on a appelé « une coquetterie ». C'était son désir que les journaux ne fassent jamais usage de son deuxième prénom, « SERVULE ». Nous n'avons jamais su pourquoi! Il a peut-être craint de voir apparaître par une coquille, un « i » à la place d'un « u ». Dans tous les cas, ce n'est pas parce qu'il n'y eut pas de saint du nom de « Servule », car il en existe au moins deux dans le Martyrologe romain, et il n'aurait eu qu'à choisir son patron entre le martyr africain et le mendiant paralytique qui se tenait sous le porche de Saint-Clément, à Rome.

On trouve une explication à ce caprice. Aussi longtemps qu'il fut coadjuteur, il signa « P.S. DESRANLEAU ». Dès qu'il devint évêque en titre, il signa tout simplement « Philippe », sans doute, parce que, normalement, tous les évêques ne signent leurs documents que d'un prénom et qu'au surplus, les deux eussent fait trop long. Une chose certaine, c'est que « Servule » n'était pas le plus beau des deux!...

Il donnait l'impression de n'avoir pas d'entregent, d'être peu aimable et paternel et une foule d'hommes, de femmes et de jeunes aurait manqué une aubaine dans leur vie: celle de mieux connaître un homme extraordinaire. Peut-être aussi que cela s'explique, de même que sa mauvaise humeur, son caractère journalier. Mgr Desranleau ne donnait pas la primauté aux grandeurs, ni aux relations sociales. Il la donnait au travail. Aussi longtemps que son cerveau puissant était occupé à un travail, c'est ce travail qui l'emportait sur tout le reste. Quand le cerveau était occupé aux relations sociales, ce sont ces relations qui l'emportaient. S'il avait un but en allant visiter un personnage, le but de sa visite ne cédait pas à autre chose, mais le facteur social venait jouer son rôle.

Un homme extraordinaire, il l'a été. Un travailleur acharné qui a bûché jusqu'à la fin. Il pratiquait une grande brèche et passait dedans. On aurait dit qu'il plantait des obstacles sur sa route pour se payer le plaisir de les déplanter ensuite. Ces mots « planter » et « déplanter » m'inspirent de vous raconter deux anecdotes. Quand il allait faire une promenade à la campagne, l'été, il apportait toujours, dans la valise de sa voiture, une pelle. Et quand, le long de la route, il apercevait un bel arbuste ou un arbrisseau de son goût, il s'arrêtait, allait chercher sa pelle et le déplantait pour l'apporter. Il aimait beaucoup la nature et en parlait souvent. D'ailleurs, c'était un grand pêcheur (avec un accent circonflexe!) devant l'Eternel! Et après avoir entendu parler si souvent de la pelle, je me suis demandé si ce n'est pas avec ces « vols honnêtes », le long du chemin du Roi, qu'il a embelli les abords de son Grand Séminaire...

Un jour de mai que je plantais des pommes de terre dans mon jardin, j'aperçois le visage de Mgr Desranleau au-dessus de la haie de cerisiers sur le bord de la route. Comme j'étais toujours bien habillé quand j'avais à le rencontrer, je m'excusai de lui apparaître dans mes freloques de jardinier. Il me dit : « Vous plantez des pommes de terre; c'est bien cela ! Mais pourquoi ne vous lancez-vous pas dans la culture de l'asperge; c'est moins fatigant et vous trouveriez cela profitable, je pense... » Finalement, il remonta dans sa voiture.

Ma curiosité fut piquée par cette conversation et quelques jours plus tard, je fis venir un de mes amis agronome, Jean Martin, et lui parlai de ce que Mgr Desranleau m'avait dit. Jean Martin s'est promené sur la propriété pendant quelques minutes, a ramassé de la terre, retourné des mottes avec une pelle ici et là et il m'a dit : « Non, t'as pas un sol pour faire de l'asperge... T'es mieux de changer de jardin avec Monseigneur Desranleau... »

* * *

Il y a des hommes qui prennent les autres par surprise quand ils meurent, dont la mort affaiblit les autres hommes parce que leur vie prenait tellement de place dans celle des autres; des hommes que l'on ne s' imagine pas devoir « s'initier » à la mort, parce qu'ils en paraissaient tellement éloignés.

Il fallait une machine de métal pour briser celle qu'il y avait dans cet évêque bâti en force. Et encore, elle n'a pas eu son homme tout de suite! Il a fallu plusieurs mois. Après son accident, des hommes de science ne voulaient pas se prononcer. Ils ne l'avouaient pas, mais ils en étaient rendus à espérer contre toute espérance. Un médecin éminent qui l'a traité à Cartierville disait : « Je n'ai jamais rencontré un homme d'une pareille volonté. » De la volonté, il en aura eu jusqu'à donner l'impression qu'il avait décidé lui-même de ne pas mourir plus tôt.

Aux derniers jours de sa vie, un médecin lui dit qu'il avait quelque chose au cœur. Et Mgr Desranleau confia à ce médecin qu'il avait cru s'apercevoir de cela alors qu'il était en Europe. Quelques jours auparavant, la nouvelle qu'il avait décidé de recevoir le pallium dans sa

cathédrale et qu'il présiderait lui-même la cérémonie de la remise des décorations pontificales n'avait pas manqué de causer une vive surprise non seulement dans la foule de ses diocésains, mais aussi chez ses proches, ses plus intimes collaborateurs. A cette occasion, il avait déclaré : « Il y a longtemps que cet événement doit se faire et il faut qu'il se fasse. » Et à son retour à ses appartements après la cérémonie, il avait dit : « Je suis bien content; c'est une chose faite! »

Le 23 mai 1952, jour de l'Ascension, il avait déployé une forte somme d'énergie et de courage pour présider à la cérémonie de la remise des décorations diocésaines et pontificales. Il avait reçu en même temps l'insigne du pallium. Ce jour-là, il avait commencé son sermon en disant : « C'est vraiment un fruit mûr que l'Eglise de Sherbrooke vous présente aujourd'hui. » On se souvient de ses derniers mots à cette cérémonie : « Je pourrais vous dire encore beaucoup de choses, mais je sens la fatigue. Ce n'est pas tous les jours que je vous dis que je suis fatigué. » Ce furent ses derniers mots en public.

Pourtant, après la manifestation, quand il était revenu dans ses appartements, il avait confié à son infirmier que cette fatigue n'était que passagère. De fait, le vendredi, le samedi et le dimanche aussi, il se dit très bien. C'est le dimanche soir qu'il sentit une fatigue plus prononcée. Il se plaignait de sa jambe malade, mais il descendait tout de même au réfectoire du personnel du palais archiépiscopal par l'ascenseur sur le plancher duquel on poussait sa chaise roulante jusqu'à la table. Il était gai.

Le lundi, dans le cours de la journée, il se plaignait encore de sa jambe, disant qu'elle n'était pas aussi « fine » que l'autre. Il manifestait encore cette humeur de précision qu'on lui connaissait dans ses meilleurs moments. Le mardi après-midi, environ vingt-quatre heures avant sa mort, il avait fait sa promenade journalière en automobile dans la campagne de son Estrie, mais quand il en revint, il manifesta le désir de se reposer sur son lit, disant qu'il ressentait de la fatigue. Plus tard, à l'heure du souper, il se fit descendre au réfectoire et prit le repas du soir avec ses collaborateurs immédiats. C'est dans la nuit qui suivit qu'il ressentit le premier malaise grave depuis son retour de l'hôpital.

Sur le matin, vers trois heures, il ne se sentit pas très bien. Ce jour-là, qui était le mercredi, il demeura à sa chambre et n'alla pas au réfectoire, dans sa chaise roulante. Dans le cours de la matinée, il dit à son coadjuteur, Mgr Georges Cabana, qu'il se sentait mieux. Vers trois heures moins vingt, il quitta son lit et monta sur sa chaise. A un moment donné, son infirmier, qui avait sa chambre tout près de la sienne depuis le retour de l'hôpital, s'aperçut que son malade n'allait pas bien. Il s'approcha de lui et le vit pâlir. Il courut au lavabo et remplit d'eau le creux de ses mains pour en frictionner le visage du malade.

Mais il était trop tard!

La fin était venue!

* * *

Comme pour tous les évêques, comme pour d'autres morts aussi, on déposa son corps dans ces cryptes à compartiments sous nos églises, ces caves lugubres et tristes où l'on ne pénètre pas sans ressentir une lassitude qui écrase. Les cimetières sont plus gais le printemps quand chante l'eau des ruisseaux, l'été, quand les fleurs les embaument, l'automne, quand les feuilles mortes courent s'épingler sur les épines des rosiers nus et même l'hiver, sous le classique manteau de neige.

Je ne me souviens pas avoir éprouvé un saisissement aussi profond qu'au moment où on a poussé le cercueil de ce grand homme dans le tiroir de béton où on avait inscrit son nom. Heureusement, l'Eglise se montre gaie même aux funérailles, et il y aurait peut-être des suicides sur le bord des fosses si le triomphal « In Paradisum » n'apportait pas dans les cœurs l'espérance du Ciel où nous tâcherons d'aller tous un jour!

Et je termine comme Mgr Desranleau terminerait s'il était encore vivant : « C'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur ; ainsi soit-il ! »

Louis-C. O'NEIL
Journaliste à La Tribune
Sherbrooke, P.Q.